UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR LA

MESSIADE DE KLOPSTOCK

AU POINT DE VUE RELIGIEUX ET THÉOLOGIQUE.

Si la poésie avait ses saints, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers.

Mme DE STAËL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le février 1869, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CHARLES WERNER,

DE WASSELONNE (BAS-RHIN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1869.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0070

A MES PARENTS.

Faible témoignage de reconnaissance.

C. WERNER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
REUSS ✻,
SCHMIDT ✻,
COLANI,
LICHTENBERGER,
SABATIER,
} Professeurs de la Faculté.

SCHMIDT ✻, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT ✻,
LICHTENBERGER,
BRUCH ✻,
} Examinateurs.

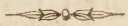
La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

LA MESSIADE DE KLOPSTOCK

AU POINT DE VUE RELIGIEUX ET THÉOLOGIQUE.



Si la poésie avait ses saints, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers.

Mme DE STAEL.

Introduction.

Il est un fait incontestable, c'est que la religion et la littérature influent réciproquement l'une sur l'autre. Cela est si vrai que dans l'antiquité nous les voyons souvent se confondre et ne plus former qu'une seule et même chose.

Si, dans nos temps modernes, ces rapports ne sont plus tellement intimes, et si certains auteurs affectent même de s'affranchir complétement de la religion, il n'en est pas moins vrai qu'il y aura toujours un certain lien entre l'idée religieuse et l'idée littéraire. L'une et l'autre se meuvent dans la sphère de l'idéal et du mystérieux et ont pour objet le beau et le bien. La littérature d'un peuple et d'un siècle reflètera toujours les opinions et les croyances de ce peuple et de ce siè-

cle, et, en retour, elle réagira sur ces croyances, et contribuera à les fortifier ou à les transformer.

C'est cette idée qui nous a décidé dans le choix de notre sujet. La *Messiade* est une œuvre littéraire, placée au début d'une grande crise religieuse. Le poëme porte-t-il les traces de cette agitation des esprits, et, à son tour, a-t-il exercé quelque influence sur elle? Voilà ce qu'il me semblait intéressant d'examiner. Cet intérêt est augmenté par le fait que nous avons devant nous une œuvre qui n'est pas purement littéraire, mais qui traite un sujet religieux, et dont la tendance est décidément religieuse. De plus, elle apparaît à une époque où la littérature allemande commençait à devenir une force, un puissant levier qui remuait les masses. Tout contribuait donc à en rendre l'étude intéressante et utile. Ce sujet, traité par une main plus exercée, pourrait devenir une page de l'histoire des dogmes pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Les difficultés de la tâche ne nous ont point échappé. Étudier le caractère de l'époque, l'ensemble du mouvement religieux qui s'y est produit et la personnalité de Klopstock, voilà les études préparatoires qui étaient nécessaires. Une autre difficulté d'un pareil sujet est de savoir distinguer, dans le poëme, la fiction de la réalité, la forme du fond, ce qui n'est qu'ornementation poétique de ce qui fait partie de la foi religieuse du poëte. Enfin, on se heurte contre la question si l'on est, en général, autorisé à chercher dans un produit de l'imagination des dogmes précis, pour les grouper et les donner comme le système religieux de l'auteur. Nous avons essayé, selon la mesure de nos forces, de vaincre toutes ces difficultés, en nous attachant surtout à étu-

dier à fond la vie et la correspondance de Klopstock, pour être moins exposé à nous tromper dans nos appréciations.

Si nos forces ont trahi notre bonne volonté, nous aurons au moins la satisfaction que ce travail nous a fait faire la connaissance d'une grande et noble personnalité.

CHAPITRE PREMIER.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR KLOPSTOCK.

Frédéric Théophile Klopstock naquit le 2 juillet 1724 à Quedlinbourg, petite ville au pied du Harz, dans la Saxe prusienne. Il fut l'aîné de dix-sept enfants. Son père était un jurisconsulte qui joignait à une grande probité un cœur excellent et une piété vivante. Très-original, il se livrait quelquefois à des rêveries superstitieuses. C'est lui qui a sans doute exercé la plus grande influence sur son fils. Aussi celui-ci montra-t-il de bonne heure un esprit sérieux et enthousiaste. La mère, nous ne savons presque rien sur son compte, ne paraît pas avoir été une femme distinguée. L'éducation des enfants fut austère; les parents étaient assistés dans cette lourde tâche par une grand'mère qui avait le talent particulier de gagner l'affection de cette jeunesse et de la familiariser, dès l'âge le plus tendre, avec les récits bibliques. Pendant son enfance, le jeune Klopstock s'appliqua davantage à exercer les forces de son corps que les facultés de son esprit: avant de devenir le premier poëte de son pays, il était

de tous les jeunes gens de la contrée le plus agile à la course, le plus habile à la chasse, et surtout le meilleur patineur; on sait avec quelle passion il se livrait dans ses vieux jours encore à cet exercice favori qu'il a si bien décrit dans une de ses odes.

A l'âge de quinze ans, il entra au célèbre Gymnase de Schulpforta, où ses dispositions naturelles pour la poésie reçurent une puissante impulsion, tant par l'étude de la littérature ancienne que par la beauté de la contrée. Ses premiers essais furent quelques poésies pastorales composées dans sa langue maternelle ou dans les deux langues mortes qu'il étudiait alors. Un de ses condisciples nous dépeint son caractère de la manière suivante : « Dans ses mœurs règne la sim-« plicité et l'innocence; dans sa conversation, l'affabi-« lité et la circonspection ; dans son commerce, la fa-« miliarité mêlée à la grandeur. Il aime fidèlement les « amis sincères, il traite avec grandeur d'âme les en-« vieux. Il aime la solitude, il s'arrête de préférence « dans des endroits où il peut admirer les œuvres et « les miracles de Dieu dans la nature. Il est indifférent « aux réjouissances ordinaires, et il reste toujours « modéré et content. » C'est dans cette savante école qu'il conçut l'idée de donner à la nation allemande une grande œuvre qu'elle ne possédait pas encore. Inspiré par Homère et par Virgile, il résolut d'écrire une épopée, mais il resta longtemps indécis sur le choix du sujet. Pendant un certain temps, il songea à Henri-l'Oiseleur, ce libérateur des Allemands, et auquel le rattachaient des souvenirs d'enfance ; car à Quedlinbourg on montrait encore l'endroit où le célèbre empereur avait placé son aire d'oiseleur. Mais enfin,

de même que Milton remplaça le *Roi Arthur* par le *Paradis perdu*, de même Klopstock se détacha de la mythologie chevaleresque pour prendre un sujet biblique et le héros le plus grand qu'on pût chanter. Il raconte lui-même qu'aussitôt que cette idée se fut emparée de lui, une masse d'images variées se présentèrent devant ses yeux et qu'il s'en pénétra si bien qu'il vit en songe Ève demander grâce à Dieu pour ses enfants, scène qu'il dépeint au commencement du 19e chant. « Si j'avais été peintre, écrit-il à un de ses « amis, j'aurais passé la moitié de ma vie à peindre « Ève aussi belle et aussi sublime que je la vis en ce « moment. » Quand on se rappelle que Klopstock, depuis son enfance, lisait assidûment la Bible, et était profondément pénétré des vérités chrétiennes, on le verra sans étonnement choisir pour son épopée un sujet biblique. La lecture du *Paradis perdu* l'a, sans doute, confirmé dans sa résolution, mais son plan était fait avant qu'il ait connu Milton. Malgré la défense du recteur de l'école, le poëme anglais devint sa lecture favorite. Le discours latin qu'il prononça dans une solennité académique avant de quitter le Gymnase est très-intéressant; il traitait: « Du but élevé de la poésie religieuse; » c'est, en quelque sorte, le programme des travaux de sa vie. Il parle de la poésie avec enthousiasme et l'appelle une prêtresse de la Divinité et une institutrice du genre humain; puis il dit que parmi les poëtes, c'est le poëte épique qui est le plus grand. « Un « Moïse, un Job, un David, les prophètes doivent être « admirés tout autant comme poëtes que comme ins- « truments de la révélation divine. Que le Fils lui- « même se soit servi de la forme poétique dans ses

« paraboles, voilà le plus grand honneur pour la « poësie. » Dans le même discours, il parle de Milton en ces termes : « Quant à l'esprit et à la force poétique, « il est le digne émule d'Homère, mais il le dépasse « par la dignité de la religion révélée, qu'il glorifie en « suivant de loin et avec respect les traces des écri- « vains sacrés. » Ensuite il annonce que lui-même va entreprendre une œuvre plus sublime encore, et prie les mânes du grand poëte anglais de lui pardonner son audace.

C'est l'âme toute remplie de cet immense projet qu'il se rendit en automne 1745 à l'Université d'Iéna pour y étudier la théologie. Il écrivit, en secret, les trois premiers chants de la *Messiade*. Il s'était primitivement proposé de ne commencer à écrire qu'à l'âge de trente ans ; mais son plan étant fait, et les images se présentant à lui en foule, il ne put résister au désir de commencer à mettre ses idées par écrit. Il composa d'abord ces trois chants en prose, parce qu'il n'avait pas encore trouvé un genre de vers convenable. La vie des étudiants d'Iéna ne tarda pas à lui déplaire; leurs mœurs, telles que Zachariæ venait de les dépeindre, étaient trop grossières, et il ne trouva pas un seul parmi eux qui fût digne de son amitié. Il quitta donc la ville à Pâques 1746 et se rendit à Leipzig où étudiait son cousin et ami Schmidt, de Langensalza. Nous ne savons presque rien des rapports de Klopstock avec ses professeurs; nous ignorons notamment s'il a suivi les cours de Gottsched et de Gellert, qui enseignaient à cette époque. La seule nouvelle que nous ayons, c'est qu'il fut une fois tellement absorbé par la *Théodicée* de Leibnitz qu'il ne

sortit pas de chez lui pendant une quinzaine de jours. Longtemps il ne savait quelle forme donner à son épopée ; enfin, pendant une promenade, l'idée lui vint d'essayer l'hexamètre. Cela lui réussit à merveille, et il prit aussitôt la résolution d'adopter ce genre de vers. Il continuait à garder son travail dans le plus grand secret, et ce n'est que le hasard qui le fit connaître. Son unique confident était son ami Schmidt, dont il partageait le logement.

Un jour, André Cramer, le principal rédacteur des *Bremer Beitræge*, vint leur faire une visite et se mit à comparer la littérature anglaise avec la littérature allemande, en donnant la préférence aux Anglais; Schmidt défendit avec vivacité la cause de l'Allemagne; entraîné par la discussion et sûr de réduire son contradicteur au silence, il tira d'un vieux coffre le début de la *Messiade* et en fit la lecture, malgré la résistance de Klopstock. Cramer fut ébloui, et obtint, à force d'instances, la permission de publier immédiatement ces trois chants dans son recueil littéraire. Ils y parurent, en effet, quelques semaines plus tard ; leur succès fut immense. Les esprits cultivés et non prévenus reconnurent immédiatement dans ce jeune homme de vingt-quatre ans le plus grand écrivain de son pays. On sentit qu'une ère nouvelle venait de s'ouvrir pour la poésie allemande. Ce fut pour Klopstock le commencement de la plus belle période de sa vie. Il avait essayé ses forces, il avait trouvé la forme qu'il cherchait et, de plus, il était entouré d'amis qui poursuivaient le même idéal que lui. Il s'attacha étroitement à ce groupe de jeunes poëtes qui, après avoir marché dans les premiers temps avec Gottsched,

s'étaient bientôt émancipés de lui. C'est à cette époque que parurent ses premières odes.

Détourné de ses travaux par la poésie, Klopstock renonça à la théologie; mais, étant pauvre, il dut se créer d'autres ressources. Il quitta donc l'Université (1748) pour accepter une place de précepteur chez un de ses parents, Weiss, dans la petite ville de Langensalza. C'est là qu'il faut placer un douloureux épisode de sa vie. Épris d'un profond amour pour la sœur de son ami Schmidt, il la célébra dans des vers qui respirent l'affection la plus pure, et la rendit immortelle sous le nom de Fanny; mais il fut dédaigné, et un riche négociant préféré au poëte pauvre. Klopstock en fut si profondément attristé que l'existence lui devint à charge. Après une maladie de quelques semaines, il accepta l'invitation que Jean-Jacques Bodmer, l'éminent critique de Zurich, lui avait faite de venir chez lui pour finir sa *Messiade*, et, le 23 juillet 1750, le jeune poëte fut reçu à bras ouverts dans la ville de Zwingli, où il retrouva son ancienne sérénité. Malheureusement, les bons rapports avec son hôte ne durèrent pas longtemps. Bodmer avait passé par de rudes épreuves et menait dans sa vieillesse une vie très-retirée, ne s'occupant plus que de travaux littéraires. Pour l'auteur de la *Messiade* il avait une espèce de culte, espérant qu'il préférerait son commerce à celui de tous les autres. Mais le vieillard dut bientôt s'apercevoir que Klopstock se sentait plus à l'aise dans la société de quelques jeunes amis, qu'il aimait les plaisirs de son âge, et qu'il était toujours plus disposé à courir les montagnes qu'à partager la solitude de son hôte. Le dissentiment devint toujours plus grand et à la fin insupportable. Le meilleur remède

était la séparation, et, en février 1751, Klopstock quitta Zurich. C'est pendant ce séjour, dont il garda toujours le meilleur souvenir, qu'il avait écrit son ode intitulée : *Au lac de Zurich*, et la plus grand partie du quatrième et du cinquième chant de la *Messiade*.

De retour dans sa patrie, Klopstock chercha une place de professeur, quand la générosité de Frédéric V de Danemark le tira de tout embarras et lui permit de se vouer tout entier à la poésie. Le ministre du roi, le comte de Bernstorff, plein d'enthousiasme pour les premiers chants de la *Messiade*, avait obtenu de Frédéric une pension de 400 écus pour le poëte, qui accepta avec reconnaissance et vint s'établir à Copenhague pour y continuer son œuvre à loisir. Il y resta pendant vingt ans. En hiver, il habitait la ville; en été, il goûtait, dans le château royal de Friedensbourg, le silence et les douceurs de la vie de campagne. Le roi l'estimait beaucoup et avait souvent des entretiens de plusieurs heures avec lui. Il se fit accompagner par lui dans un voyage qu'il fit, en 1751, dans le Holstein. C'est alors que Klopstock apprit à connaître à Hambourg son admiratrice, Marguerite Moller, plus connue sous le nom de Meta, qu'il chanta si souvent dans ses odes et même dans son épopée; l'épisode de Semida et de Cidlé est la peinture de leur amour. En 1754 il retourna à Hambourg pour épouser la pieuse et enthousiaste Meta. Ce fut le moment où le bonheur et la gloire du poëte étaient arrivés à leur apogée. Il était comblé d'honneurs; de tous côtés on lui adressait les hommages les plus flatteurs; le peuple allemand s'intéressait vivement à son œuvre nationale. En 1755, les dix premiers chants furent publiés à Co-

penhague, en deux volumes, aux frais du roi. Ce fut au milieu de ce triomphe qu'un grand malheur vint accabler le poëte et lui montrer le néant des choses humaines. Sa femme mourut après une union heureuse de quatre années seulement. La meilleure consolation pour Klopstock, au milieu de sa profonde douleur, fut la foi qu'il la reverrait dans la vie future. Il fit enterrer le corps au cimetière d'Ottensen, aux portes d'Altona.

En 1771, Klopstock quitta Copenhague. Son protecteur et ami, le comte de Bernstorff, ayant été renversé du ministère et banni du pays, il ne voulut pas y rester plus longtemps, et il s'établit à Hambourg, où il acheva, en 1773, la *Messiade*. Ces derniers chants, consacrés à la résurrection, le consolaient de sa perte. De tous côtés lui arrivaient des témoignages de sympathie, et on lui fit part de l'immense influence qu'il exerçait, et de l'enthousiasme qu'il excitait. En 1791, Klopstock se remaria avec une ancienne amie, Jeanne-Élisabeth de Vinthem, qui chercha à rendre heureux les vieux jours du poëte. Déjà depuis un certain temps le vieillard sentait ses forces diminuer; il attendait avec impatience l'heure du soir à laquelle ses amis avaient l'habitude de se réunir autour de lui; il oubliait, au milieu d'eux, ses souffrances. Les poétiques visions de la *Messiade* qui l'avaient autrefois enthousiasmé furent maintenant pour lui une consolation et un soutien. Comme on lui reprochait de ne plus faire que de se lire soi-même, il répondit : «Ne croyez pas que je me lise comme poëte, «je ne fais que m'occuper des idées édifiantes qui sont «contenues dans le poëme.» C'est ainsi que la *Messiade* était devenue pour lui un livre d'édification. Le 14 mars 1803, le chantre du Messie expira.

Toute l'Allemagne le pleura et envoya de nombreuses députations pour rendre les derniers honneurs à celui qui avait fait sa gloire. Selon son désir, on porta son corps à Ottensen, et, pendant que le cercueil était descendu à côté de celui de sa première femme, des centaines de voix entonnèrent sa belle ode sur la résurrection.

CHAPITRE II.

ANALYSE ET CRITIQUE DE LA MESSIADE.

Au moment de l'apparition de la *Messiade*, la littérature commençait péniblement à se relever en Allemagne. En Angleterre et surtout en France, elle avait déjà jeté un vif éclat, qu'en Allemagne on se contentait encore de traductions et d'imitations plus ou moins réussies, ou tout au plus de quelques pâles essais. A la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, la littérature et toute la culture intellectuelle étaient dans un état de profonde décadence. Nulle part on ne rencontrait une trace d'originalité; partout la barbarie et le mauvais goût; l'organe de la poésie, la langue, était rude et pédante; les classes élevées et tous ceux qui avaient quelque prétention à une culture supérieure l'avaient abandonnée et ne parlaient et n'écrivaient plus qu'en français. La discussion entre Bodmer et Gottsched, sur les principes de la littérature, donna enfin le branle. Bientôt quelques jeunes gens bien doués se séparèrent des deux hommes, et allèrent chercher une voie nouvelle; pour la frayer et pour former le goût du public, ils rédigèrent un re-

cueil intitulé : *Bremer Beitræge.* C'est alors que Klopstock parut et fut reçu avec admiration et enthousiasme par les jeunes rédacteurs des *Beitræge.* Bientôt ils lui cédèrent volontiers le pas, quand ils eurent reconnu en lui un génie supérieur. Klopstock devint le véritable père de la littérature allemande moderne. Un des premiers, il comprit la grande beauté et les ressources inépuisables de la langue allemande. « Qu'aucune « langue vivante, s'écriait-il avec une noble fierté, n'ait « l'audace d'entrer en lutte avec la langue de l'Alle- « magne; elle est faite pour enfanter des formes tou- « jours nouvelles et toujours allemandes. » Il concentre en lui toutes les tendances et toutes les lumières de son époque, il les amalgame, les refond, ferme ainsi une ancienne période, et ouvre à la littérature une nouvelle ère pleine de gloire et d'éclat pour la nation allemande. Et il fraie cette nouvelle voie par sa grande œuvre littéraire et religieuse à la fois : la *Messiade.*

Le cadre restreint de notre travail ne permet pas de donner une analyse détaillée du poëme. Mais comme c'est une vérité devenue proverbiale, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui aient lu le poëme en entier, nous indiquerons au moins le plan que suit l'auteur.

Après une invocation, dans laquelle Klopstock annonce le grand sujet qu'il va traiter, nous trouvons Jésus seul sur la montagne des Oliviers. Il promet à Dieu, dans une prière solennelle, qu'il veut se charger de la rédemption du genre humain. L'ange Gabriel porte cette prière devant le trône de Dieu ; il monte vers les cieux sur un chemin entouré de soleils et au

milieu des chants d'adoration des anges. Eloa, le premier créé et le plus élevé des anges, vient à sa rencontre et le conduit devant le trône du Très-Haut. Les anges et les cieux gardent un profond silence, et attendent impatiemment la réponse du Père. Il apparaît d'abord comme le Dieu terrible de l'Ancien Testament, il s'annonce par des éclairs et des tonnerres, puis il parle, et il annonce qu'il est un Dieu d'amour, et qu'il accepte la réconciliation par le Fils. Alors Gabriel redescend sur la terre et s'entretient avec le Messie endormi ; puis il va porter la bonne nouvelle aux anges gardiens des hommes et aux patriarches de l'ancienne alliance. — II. Le deuxième chant commence par un cantique des patriarches en l'honneur du Messie qui vient de se réveiller et se dirige vers les tombeaux au pied de la montagne. Il y trouve un possédé tourmenté par le chef des démons ; le malade est guéri, et Satan, transporté de fureur, s'enfuit vers son royaume, et convoque immédiatement son conseil. Les différents chefs sont dépeints. Quand toute cette assemblée tumultueuse est réunie, Satan se lève et raconte tout ce qu'il sait de Jésus : il le représente comme un rêveur enthousiaste, et décide sa mort. Abbadona, un ange déchu par faiblesse, mais repentant, résiste à la proposition de Satan et lui montre son impuissance. Adramelech, plus pervers encore que le roi des enfers, lui reproche sa lâcheté, appuie la proposition du chef, et toute l'assemblée est unanime à décider la mort de l'ennemi dangereux. Satan et Adramelech descendent sur la terre pour mettre leurs projets sinistres à exécution. — III. Le troisième chant nous dépeint les caractères des différents disciples qui se trouvent au pied

de la montagne, cherchant partout leur maître et finissant par s'endormir. Satan s'approche de Judas endormi et jette dans son cœur les premières idées de vengeance. Puis il apparaît, également en songe, à Caïphe, et le pousse à demander la mort du juste. Pendant ce temps Jésus est allé trouver les disciples, et il leur annonce qu'il va bientôt les quitter. — IV. Caïphe réunit le Sanhédrin et raconte un songe qu'il a eu, dans lequel Dieu lui a ordonné de délivrer la terre de l'homme indigne qui blasphème Abraham et Moïse, et qui souille le sanctuaire. Philon, le type du pharisien, parle avec plus de fougue encore que le grand-prêtre; Gamaliel opine pour la modération et recommande d'abandonner l'affaire aux soins de Dieu; Nicodème l'appuie. Alors Philon se lève de nouveau, et, plein de rage, il fait une sortie violente contre le Messie et contre les deux conseillers qui ont osé proposer la modération.

Nicodème prend la défense de Jésus et menace Philon de la colère divine; mais, voyant qu'on ne l'écoute pas, il s'en va, ainsi que Joseph d'Arimathée. Déjà l'assemblée commence à hésiter, quand Judas entre et promet au grand-prêtre de lui livrer l'ennemi dont il désire la mort. Pendant ce temps, Jésus s'était approché de Jérusalem, et y avait envoyé Pierre et Jean pour y préparer le dernier repas. Lui-même passe seul à Golgotha, s'arrête devant son tombeau, et s'y met à songer à sa mort et à sa résurrection. Le soir étant survenu, le Maître rejoint ses disciples, se met avec eux à table, leur parle de sa mort, institue la Sainte-Cène, et annonce qu'un des siens le trahira; puis il se lève, passe le Kidron et se dirige vers la montagne des Oliviers.

C'est dans ce chant que le poëte nous dépeint pour la première fois l'amour de Semida, du jeune homme de Naïn, et de Cidlé, la fille de Jaïrus, épisode qui ne cadre pas très-bien avec le reste du poëme. — V. Le cinquième chant décrit la scène du jardin de Gethsémané et les souffrances du Christ. Le Dieu terrible descend de son trône, et se rend au mont Thabor pour exercer le jugement. Tous les péchés des hommes, depuis la création jusqu'à la fin du monde, passent devant lui, et Éloa, prenant la trompette, crie vers la terre : S'il y a quelqu'un qui veuille se présenter à la place de l'humanité, qu'il vienne devant Dieu. Et Jésus s'avance et souffre dans Gethsémané et se soumet trois fois au jugement. Enfin l'heure terrible est passée, et Dieu retourne dans les cieux. — VI. VII. Le sixième et le septième chant ne sont que des amplifications de l'histoire biblique : l'arrestation de Jésus, les différentes scènes devant ses juges, le reniement de Pierre, tout cela est raconté fidèlement d'après les textes. Le seul épisode où le poëte s'abandonne au libre essor de son imagination, c'est la peinture du caractère de Portia, la femme de Pilate. Poussée par la curiosité, elle était venue assister au jugement et avait vu le grand prophète : elle admire sa noble conduite et quitte l'assemblée tout en larmes, convaincue de l'innocence de l'accusé ; la mère de Jésus vint la trouver et s'entretint longtemps avec elle. — VIII. Éloa traverse les cieux et annonce que l'heure solennelle est venue ; les anges et les âmes des patriarches descendent sur la terre et forment un cercle autour de Golgotha ; Satan et Adramelech veulent s'approcher également, mais Éloa les oblige à prendre la fuite. Le Christ est cloué sur la croix ; l'af-

freux instrument du supplice se dresse. Dans les cieux et sur la terre, partout règne un silence de mort; une étoile s'interpose entre le soleil et la terre; une obscurité complète règne; un tremblement de terre jette partout la terreur; Uriel, l'ange de la lumière, conduit les âmes des générations futures au pied de la croix. Ève est transportée de douleur à la vue des souffrances de son Fils; un tendre regard du crucifié la console et lui donne la paix. — IX. Le neuvième chant continue à nous dépeindre les impressions que reçoivent les différents personnages à la vue du Messie souffrant : les disciples, la mère de Jésus, Nicodème, Joseph d'Arimathée passent successivement sous nos yeux; Moïse, Abraham et Isaac s'entretiennent sur la rédemption. Un chérubin amène devant la croix les âmes des païens qui ont mené une vie pure. Abbadona prend la forme d'un ange de lumière pour voir le Messie souffrant; il reconnaît son ancien ami Abdiel, qui est resté pur, et il s'enfuit. L'ange de la mort conduit l'âme de Judas Iscarioth devant la croix, lui reproche sa trahison et l'emmène enfin dans les enfers. — X. Le Fils sent les atteintes de la mort: Satan et Adramelech ne peuvent supporter son regard; il contemple avec satisfaction la foule des saints groupés autour de la croix, et surtout les âmes qui n'ont pas encore revêtu leur corps; il les bénit, puis il ordonne aux anges de les emmener. La plupart des spectateurs et amis de Jésus s'en vont. Éloa annonce du haut du temple que l'ange de la mort approche. Le Messie meurt et la Rédemption est consommée. — XI. Pendant que le corps inanimé reste attaché à la croix, Jésus entre dans le Très-Saint du Temple, puis il va ressuciter les saints de l'ancienne

alliance. Le poëte donne dans ce chant une caractéristique des principaux personnages de l'Ancien Testament. — XII. Joseph d'Arimathée et Nicodème ensevelissent le corps de Jésus; des chœurs divins entourent la tombe et chantent des cantiques en l'honneur de l'Homme-Dieu qui vient de mourir pour les hommes. Les disciples, les amis, la mère de Jésus et plusieurs autres femmes pieuses se réunissent dans la maison de saint Jean, et le poëte nous décrit leur découragement, leur douleur et leurs lamentations; Nicodème vient leur apporter la couronne d'épines, encore humide de sang. Le chant se termine par un des plus beaux et des plus touchants épisodes du poëme, par la mort de Marie, sœur de Lazare. — XIII. Gabriel rassemble les anges et les ressuscités autour de la tombe pour voir la résurrection du Christ. La majesté du Messie descend du ciel dans une tempête. Il sort de la tombe et se montre aux saints; ceux-ci l'adorent et lui chantent un cantique de triomphe. La garde annonce la résurrection à l'assemblée des prêtres; Philon se tue de désespoir. — XIV. Le quatorzième chant raconte les différentes apparitions de Jésus à Marie-Madeleine, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, à l'assemblée entière des croyants, ainsi que les doutes et les lamentations de Thomas, qui seul n'a pas encore vu Jésus ressuscité. — XV. Apparitions de ressuscités à différents amis de Jésus. — XVI. Le Christ réunit les anges et les saints sur le mont Thabor et se montre à eux comme le juge et le maître du monde. Il tient un premier jugement. Puis il descend aux enfers pour juger les démons. — XVII. Jésus apparaît à Thomas. Puis il va juger les âmes de ceux qui étaient morts lors du déluge. Nouvelles apparitions de ressus-

cités. — XVIII. Adam voit en songe une grande partie du jugement dernier : les persécuteurs des chrétiens, les contempteurs de la religion, les oppresseurs des innocents, les fondateurs de faux cultes et les mauvais rois sont condamnés. — XIX. Abbadona est grâcié ; les saints montent au ciel ; la terre est transformée. Dernières apparitions de Jésus à ses disciples. Ascension. — XX. Le dernier chant enfin se compose presque exclusivement de chœurs à la louange du Fils monté au ciel et assis à la droite du Père.

Voilà une sèche analyse des vingt chants de la *Messiade*. Elle ne peut pas nous faire apprécier les véritables beautés dont est parsemé ce poëme de longue haleine ; elle peut, tout au plus, nous donner une idée de la manière dont l'auteur a conçu et disposé son sujet. Entrons maintenant plus à fond dans la poésie de Klopstock.

En lisant ses œuvres, on est aussitôt frappé de ce fait que sa poésie est, pour ainsi dire, une fusion de trois éléments principaux. Un amour profond de sa patrie allemande et de la vieille poésie des bardes, une foi sérieuse, mêlée à une grande admiration de la poésie des prophètes, et une parfaite connaissance de l'antiquité et des règles classiques : voilà les trois éléments que le jeune poëte chercha, dès son début, à réunir et à concilier.

Klopstock était allemand de tout son cœur et dans toute sa manière d'être : allemand par son sérieux et sa profondeur, par son goût pour la vie de famille et le patriotisme, par sa simplicité et sa franchise, par son amour de la nature, enfin par son humeur élégiaque et parfois mélancolique. C'est lui qui réveilla le premier chez les

Allemands l'intérêt pour leur histoire et les antiquités nationales. A une époque où la poursuite des intérêts particuliers avait détruit, chez le peuple allemand, le sentiment de la grande communauté nationale, Klopstock glorifia Hermann, le prince des Chérusques, et chercha à ressusciter, par ses chants, les traditions nationales perdues. A cette source d'inspiration vint se joindre une autre, plus haute, plus puissante, plus féconde encore : un profond sentiment religieux, un attachement sincère aux dogmes d'un christianisme révélé, une foi ardente qu'il cherchait à communiquer aux autres. M^me^ de Staël a bien compris le poëte allemand quand elle dit que « tous ses ouvrages ont eu pour but « ou de réveiller le patriotisme de son pays, ou de célé- « brer la religion. » L'élément antique chez Klopstock apparaît surtout dans la forme de sa poésie : il a cherché à couler ses idées dans le moule classique de l'antiquité ; il emploie, pour exprimer ses sentiments, les mesures et les formes des littératures anciennes.

Un second fait qui frappe tout lecteur quelque peu attentif est le subjectivisme idéaliste qui prédomine dans la poésie de Klopstock. De là vient le défaut capital de la *Messiade*, quand on la considère comme poëme épique. Elle ne nous donne rien d'objectif; elle ne se base pas assez sur l'histoire pour y chercher un fondement solide; elle se borne trop à ne refléter que les sentiments et les impressions du poëte. Cette tendance idéaliste a fait que Klopstock s'est exagéré ses propres forces, et qu'il s'est proposé de devenir un Homère allemand et d'écrire la plus longue épopée, sans avoir étudié à fond les règles et les difficultés de ce genre. Il veut nous dépeindre les faits de la Rédemp-

tion, non-seulement tels qu'ils se montrent dans leurs effets chez l'homme, mais tels qu'ils sont discutés et résolus par le Père et le Fils. Cette voie était pleine de périls, et nous voyons que le poëte n'a pas toujours su les éviter. En effet, du moment qu'il voulait représenter des conceptions et des actions divines, il était obligé ou bien de se restreindre dans un cercle étroit et de ne pas dépasser les données de la révélation, ou bien de s'en affranchir ouvertement et de les dépasser, au risque de se perdre dans des écarts d'imagination propres à froisser le sentiment chrétien. C'est entre ces deux extrêmes que nous le voyons se mouvoir, et incertain, flotter de l'un à l'autre. Le manque d'action et de clarté, un certain pathos fatigant et monotone, des effusions continuelles au milieu desquelles la réalité nous échappe, voilà les fautes inévitables de la voie qu'il a suivie. Le Christ n'apparaît presque nulle part comme personne agissante; il nous est représenté comme un personnage divin, plein de majesté, mais pauvre d'action et qui reste relégué dans l'arrière-plan. Les Juifs, les Romains, les disciples, les Pharisiens auraient dû être mieux groupés et distingués d'après leurs caractères particuliers. Le développement de l'Église chrétienne aurait pu servir de cadre, comme celui de l'État romain chez Virgile. Mais rien de tout cela n'a été observé. Les Pharisiens ne sont pas ces questionneurs rusés, tels qu'ils sont dépeints dans les Évangiles, mais plutôt des fanfarons pleins d'invectives, des démons sous forme humaine. Les partisans de Jésus, tels que Nicodème, sont déjà des chrétiens trop décidés; ce sont déjà des martyrs. La femme de Pilate, Portia, parle de Jésus comme

si elle avait vécu au dix-huitième siècle. Nous voyons tout au plus un faible essai de dépeindre en Pilate un homme mondain et un libre penseur. L'action manque complétement, et là où elle s'impose, le poëte cherche à l'esquiver. Ainsi la trahison de Judas est racontée en quelques versets; le reniement de Pierre se passe dans l'arrière-fond; le récit du crucifiement se traîne bien en longueur, mais nous oublions ce qui se passe, au milieu des chants des armées célestes qui entourent la croix. Nous n'apprenons pas à connaître les différents personnages par leurs actions, mais par leurs discours, quelquefois même par ceux de leurs anges gardiens seulement. Si l'on enlevait les discours de la *Messiade*, il en resterait tout au plus un vingtième. M. Gervinus a dit avec justesse: «La terre a disparu de « ce poëme; il n'y a plus d'hommes, on ne voit par- « tout que des anges et des diables. »

Un autre défaut de la *Messiade*, que tout le monde aujourd'hui reconnaît, c'est une mollesse excessive et une sensibilité outrée. Ce sont partout, et à propos de tout, des épanchements d'un enthousiasme plus lyrique qu'épique, des effusions d'une âme tour à tour éplorée, ravie, et tellement surexcitée qu'elle ne trouve plus de mots précis pour s'exprimer; presque à chaque page nous trouvons des exclamations qui doivent tenir lieu de pensées; le raisonnement est souvent débordé par un sentiment presque maladif, et par une imagination qui plane toujours dans les nues, comme si elle craignait de se souiller en touchant terre. La tendance élégiaque du poëte devient trop souvent larmoyante; les personnages apparaissent sans cesse avec des yeux remplis de larmes. Ces défauts sont plus apparents

encore dans la seconde moitié du poëme. Klopstock n'y retrouve plus les inspirations heureuses de sa jeunesse; il se répète, s'imite lui-même et cherche souvent à suppléer à l'élan du cœur par l'artifice du style.

Après l'énumération de tous ces défauts, dont quelques-uns sont très-graves, faut-il conclure que la *Messiade* mérite complétement l'oubli dans lequel elle est tombée, et que le lecteur aujourd'hui ne peut plus rien y trouver? Tel n'est pas notre avis. Si l'ensemble du poëme est défectueux, fatigant et monotone, il y a cependant des passages isolés, des épisodes entiers qui mériteront toujours d'être lus et relus, tels que l'image d'Abbadona repentant, la description du dernier repas de Jésus avec ses disciples, la mort de Marie, sœur de Lazare, qui est un magnifique tableau de la mort du juste, sans parler des belles peintures et des flots de mélodie qui sont répandus çà et là et qui récompensent amplement celui qui n'a pas craint l'ennui de les chercher.

Nous ne pouvons pas terminer ce chapitre sans faire en deux mots une comparaison entre Klopstock et l'auteur de l'autre épopée protestante, Milton. Tout d'abord je remarquerai que tous deux, en leur qualité même de protestants, étaient privés d'une grande ressource poétique qui était ouverte largement au poëte épique catholique. Le Dante avait devant lui le vaste champ de la légende, des histoires de saints; en un mot, la tradition qui avait brodé sur les données bibliques et qui avait donné naissance à une foule d'idées très-propres à entrer dans un poëme et à lui donner un certain charme de fantaisie. Milton et Klopstock, au contraire, étaient enchaînés par les données

bibliques, qu'ils ne pouvaient guère dépasser sans blesser les consciences.

Mais le choix de son sujet même donnait à Milton un grand avantage sur Klopstock. L'histoire de la chute laissait le champ bien plus libre à l'imagination que celle de la rédemption, et le génie de Milton en sut parfaitement tirer parti. De plus, sous le rapport poétique, Milton était aussi mieux doué que Klopstock. Il a beaucoup plus de force et de vigueur poétique que Klopstock; il montre plus de talent dans la peinture des caractères; il leur donne plus de vie, plus d'individualité, plus de variété. Milton tombe quelquefois dans l'exagération, dans la caricature; Klopstock, au contraire, dans la petitesse. Si Milton est souvent sec à force d'érudition, Klopstock est ennuyeux par excès de sensibilité. Milton commença son œuvre tard et l'acheva rapidement: elle est plus unie et plus forte. Klopstock commença la sienne de bonne heure et l'acheva tard: elle est plus disproportionnée; sa maladie et sa mélancolie s'y font trop sentir.

Un autre point qui ne manque pas d'intérêt, c'est de comparer la manière dont les deux auteurs ont représenté les anges et les démons. Les livres saints affirment catégoriquement l'existence d'êtres supérieurs: les uns sont restés en communion intime avec Dieu et n'ont d'autre but que le bien et l'accomplissement de la volonté divine; les autres, au contraire, sont déchus, forment le royaume du mal et sont en tout point hostiles aux plans du Créateur. A côté de ces données bibliques, le poëte est libre de se faire une opinion sur la nature et le rôle de ces êtres, qui sont en quelque sorte des intermédiaires entre Dieu et les hommes.

Milton et Klopstock profitèrent, chacun selon son individualité, de cette liberté, mais en somme on peut dire que le poëte anglais en a le mieux su tirer parti. Il cherche à rapprocher les anges de nous en les rendant aussi humains que possible, et en leur attribuant les organes et les facultés qu'Homère et les autres poëtes païens donnaient à leurs dieux. Les archanges Uriel, Raphaël, Michel ne parlent pas le même langage; ce sont des caractères différents. Satan, Bélial, Beelzebub, malgré leur commune perversité, ne se confondent point. Nous suivons avec intérêt les péripéties de la lutte formidable entre les bons et les mauvais anges; ils sont immortels dans les deux camps; seulement les anges rebelles sont susceptibles d'éprouver de la douleur, tandis que les anges fidèles sont invulnérables. Les anges, chez Milton, sont des êtres surnaturels, mais doués de facultés et d'organes humains: ils combattent, ils portent des armures, ils mangent, et ce dernier trait certainement n'est pas fiction poétique, car le poëte a soin d'ajouter expressément: « L'ange mangea, non pas en apparence, en fumée, « comme le supposent les théologiens, mais avec le « vif aiguillon d'une faim réelle. » Les démons sont représentés comme des anges déchus, privés de leur auréole de gloire : leur front a été labouré par la foudre, leur regard terne lance de sombres éclairs, leur cœur est gonflé de toutes les mauvaises passions de l'homme. L'orgueil inflexible, la colère indomptable, l'ambition ardente, la soif inextinguible du mal, l'âme cuirassée contre la douleur, la sombre énergie qui brave l'éternité et ne demande pas même de secours à l'espérance, voilà les traits caractéristiques de son Sa-

tan. Klopstock a cherché à imiter son devancier anglais; il lui emprunte la plupart des noms, et un grand nombre de traits et d'expressions même; Abdiel, l'un des démons qui résiste à une proposition de Satan, lui a peut-être suggéré l'idée de son Abbadona, dont nous parlerons dans le chapitre suivant; mais, en somme, il a été beaucoup moins heureux que son grand modèle. Les démons n'ont pas cette mâle énergie ni cette persévérance dans le mal qui caractérisent ceux de Milton. Les anges sont des êtres tellement éthérés et élevés au-dessus de l'humanité, qu'ils n'offrent plus aucun intérêt pour nous, n'ont plus aucune individualité propre et ne jouent d'autre rôle que celui de donner au poëte l'occasion de mettre dans leur bouche des cantiques de louange et des alléluia.

CHAPITRE III.

IDÉES RELIGIEUSES ET THÉOLOGIQUES DE LA MESSIADE.

Nous venons de considérer le poëme dans son ensemble. Essayons maintenant d'entrer un peu dans les détails et d'apprécier le point de vue théologique de la *Messiade*.

Dans un poëme qui prend pour sujet la Rédemption, il est évident que les questions christologiques occupent une large place. Sans suivre les théologiens dans leurs distinctions quelque peu subtiles et dans leurs dénominations quelque peu barbares, nous trouvons toutes ces questions traitées et résolues plus ou moins explicitement. En somme, nous pouvons dire que c'est

la christologie luthérienne qu'on retrouve dans la *Messiade*. Sous ce rapport il y a une grande différence entre Klopstock et le poëte épique anglais. Celui-ci, partisan décidé des doctrines unitaires, professe dans cette partie surtout des doctrines hétérodoxes. Sans parler des passages innombrables de la *Messiade* qui affirment la divinité du Christ, nous voyons se dérouler devant nous presque tous les dogmes qui se rapportent à sa nature ou à son œuvre. Dans le dernier entretien de Jésus avec ses disciples, il leur parle de sa préexistence, tout en les prévenant qu'ils sont encore incapables de saisir toute la profondeur de cette pensée :

« Denn ich bin lang vor Abram gewesen. Eh' aus den Wassern
« Dieses heilige Land mit Gottes Bergen hervorstieg,
« Eh' die Welt war, bin ich gewesen ! Doch diesen Gedanken
« Fasst ihr in seiner Grœsse noch nicht ! (IV, 1084.)

Le Fils n'est pas créé : « ihn schuf kein Schœpfer » (II, 22), mais le Père l'a engendré de toute éternité : « der du « den göttlichen Sohn von Ewigkeit zeugtest » (II, 44). C'est lui qui a été l'organe du Père dans la création :

« Die Schœpfung die du mit deinem Sohne vollbrachtest » (I, 86).
« Der eh' er Mensch ward, Schœpfer war, und wieder es sein wird » (IV, 706).

C'est lui qui a prononcé la parole créatrice : Que la lumière soit !

« Sieh, er rief ihm, da wurde das Licht» (VI, 516).

Le Fils, par amour pour l'humanité tombée, « soupire après son abaissement » (I, 103), il « revêt un corps de poussière » (X, 36), et « porte l'image de

l'homme mortel» (II, 55). Klopstock est tout aussi fidèle au système orthodoxe dans la question de l'incarnation: sans nommer les choses par leur nom, on voit qu'il admet l'union hypostatique et la distinction des deux natures. Cette distinction ressort clairement de certains contrastes. Ainsi, par exemple, Jésus est à Gethsémané, il souffre, il lutte, voilà la nature humaine; Adramelech, un démon pire encore que Satan, vient se moquer de lui, voici que la nature divine se révèle, et d'un seul regard le démon est foudroyé et tombe sans connaissance à terre (V, 428). Nous pourrions multiplier ces exemples de contrastes, qui manquent quelquefois de goût et qui évidemment n'ont été inspirés au poëte que par le dogme de l'Église. Le passage suivant semble même prouver que Klopstock admettait la théorie de la *κρυφις*:

« Aber der Gottmensch schaute gen Himmel. Die Seraphim staunten,
« Als er es that, so sehr sahn sie an seiner Geberde,
« Wie er zurück die Gottheit hielt, und in menschlicher Ruhe
« Das verbarg, was Welten erschuf» (VI, 456).

Ailleurs, pour montrer l'omniscience de Jésus, Klopstock nous représente l'ange Gabriel parlant à Jésus endormi et lui disant:

« O du, dessen Allwissenheit sich durch die Himmel verbreitet,
« Der du mich hœrest, obgleich der Leib von Erde da schlummert» (I, 546).

Les anges même ne connaissent qu'imparfaitement le Fils; le Père seul le connaît (X, 650). Le treizième chant nous donne, pour ainsi dire, un résumé christologique, en indiquant les différentes phases par les-

quelles l'Homme-Dieu a passé jusqu'au moment de sa mort :

« Unerschaffner!
« Dann ein weinendes Kind, ein weiser Knabe, die Wonne
« Gottes, und derer die sündigten! dann, ein himmlischer Lehrer,
« Der, wie die Mutter des Sohns, sich des Menschen durch Wahrheit erbarmet!
« Dann ein Hohepriester, der selbst sich opfert, und einging
« In das Allerheiligste, Fluch und Sünde für Sünder!
« Ach, ein Gekreuzigter und ein Todter! (XIII, 591 et suiv.)

En général, on peut dire que l'image du Christ, telle que Klopstock la représente, répond à une théologie qui est avant tout préoccupée de défendre le caractère divin du Sauveur.

Ce que nous venons de dire de la personne du Christ s'applique également à son œuvre rédemptrice. Là encore le poëte est dominé par le dogme officiel. Il ne voit qu'un côté de la Rédemption, la satisfaction donnée au Père, et il néglige le côté moral que notre époque met avec raison au premier plan. Ce point de vue théologique a été fatal au poëte en le forçant à placer trop souvent sa scène dans le ciel. Montrons par quelques citations que ses opinions sur la chute et la rédemption sont en tout point fidèles à l'orthodoxie du dix-septième siècle.

C'est par le péché que l'homme est devenu l'ennemi de Dieu (I, 120). La chute ne transforma pas seulement la nature de l'homme, mais aussi l'aspect de la terre (X, 190). Dieu, offensé par les hommes, ne pouvait être réconcilié que par Dieu (I, 126). C'est pourquoi le Fils, par amour pour les hommes, se présente en sacrifice au Père et rachète les hommes par son sang expiatoire. Klopstock parle

si souvent de ce sang d'expiation, qu'il ne peut y avoir aucun doute : c'est essentiellement dans l'effusion de ce sang que consiste selon lui, l'acte rédempteur. Un ange annonce, comme une bonne nouvelle, aux cieux que le sang du Fils commence à couler (VIII, 268). Ce n'est pas la rédemption seule qui procure le salut, il faut encore y joindre la glorification (XI, 55). C'est bien là la conception juridique de la rédemption, telle qu'elle s'était fixée dans l'Église depuis Anselme de Cantorbéry. Cependant, dans une foule d'autres passages, le poëte déclare que la Rédemption est un mystère impénétrable, trop élevé pour les anges eux-mêmes. Gabriel avoue que depuis des milliers d'années il cherche à pénétrer le plus grand des miracles et qu'il n'est jamais arrivé à le saisir dans toute sa profondeur (VI, 22). Marie, le meurtrier repentant, les saints, les disciples d'Emmaüs, tous avouent que leur intelligence est trop bornée pour comprendre le divin mystère. Comme effets de la rédemption, l'auteur cite la délivrance du péché, de la mort et du pouvoir de Satan (IV, 980; II, 578; VIII, 684; X, 810; IX, 346; X, 94).

Klopstock reste tout aussi fidèle au dogme traditionnel de la Trinité. Le mot, il est vrai, ne paraît pas, mais il y a deux ou trois passages qui nous révèlent assez clairement l'opinion du poëte. Dès les premiers vers, il nous montre Jésus fatigué se retirant sur la montagne; il se fortifie par la prière, il promet solennellement à Dieu d'exécuter son plan de délivrance, et il lui rappelle comment la Rédemption avait été décidée entre les trois personnes de la Trinité, même avant la création de l'homme :

« Dir nur ist es bekannt, mit was vor Einmuth wir damals ,
« Du, mein Vater, und ich, und der Geist die Erlösung beschlossen,
« In der Stille der Ewigkeit, einsam, und ohne Geschöpfe,
« Waren wir bei einander » (I, 90).

La christologie de la *Messiade*, à notre avis, n'offre donc rien d'original ni de nouveau; elle n'est que la fidèle reproduction du système orthodoxe du dix-septième siècle. Il n'en est plus de même si nous passons à l'anthropologie; là, nous trouvons plusieurs ides propres à l'auteur, dont quelques-unes nous apparaissent comme les signes précurseurs d'un temps nouveau.

L'homme est, avec la terre qu'il habite, la création la plus récente de Dieu. Celui-ci créa d'abord les cieux et les anges. Longtemps après seulement il créa notre système, le soleil, la lune et la terre (I, 261). Tous ces mondes, en comparaison desquels notre terre n'est qu'un grain de poussière, sont peuplés d'êtres vivants et intelligents, semblables à nous ou plus développés. C'est ainsi que, dans le cinquième chant, Klopstock nous dépeint un astre habité par des hommes qui nous ressemblent par leur extérieur; il n'y a qu'une différence, c'est qu'ils n'ont pas péché, et que, par conséquent, ils ne connaissent ni la mort ni les souffrances qui affligent notre humanité; ils jouissent d'une félicité sans limite. Par la chute, la terre devint en même temps moins belle, et ce n'est qu'à la fin des jours qu'elle sera transformée et deviendra plus brillante que jamais (X, 190; VIII, 200; XIII, 762).

Un grand nombre de passages prouvent que Klopstock croyait à la préexistence des âmes, sans admettre toutefois, avec le Père alexandrin Origène, une chute

successive. Selon lui, si je ne me trompe, toutes les âmes furent créées en même temps, lors de la création de la terre; elles prirent part à la faute d'Adam, sans avoir encore revêtu de corps; elles vivent ensemble, sans connaissance, errant çà et là (III, 300 à 400). A un moment donné, par la naissance, elles descendent sur la terre et sont revêtues d'un corps terrestre (III, 504). Quand un grand nombre de ces âmes, plus nobles que les autres, arrivent sur la terre, l'humanité se transforme, elle fait un nouveau pas dans la voie du bien, et cette impulsion bienfaisante se fait sentir pendant des siècles. Créées du souffle divin, l'immortalité leur est inhérente (IV, 780). A ce sujet, les passages sont trop nombreux et trop explicites pour que ce soit une simple fiction poétique. Mais, d'un autre côté, ils ne le sont pas assez pour nous expliquer clairement la conception de Klopstock. Comment ces âmes, existant en même temps qu'Adam, ont-elles pris part à la chute? Comment se figurer cet état inconscient dans lequel elles vivent? Comment, s'il n'y a pas connaissance, peut-il y avoir coulpe? D'où vient qu'avant de descendre sur la terre il y ait des différences entre elles? Voilà autant de problèmes que je ne me charge pas de résoudre.

Voyons les opinions de Klopstock sur la destinée future de ces âmes immortelles. Elles sont revêtues d'un corps éthéré après la mort (VII, 225), et depuis la résurrection de Jésus-Christ, un corps de résurrection se combine avec le corps éthéré (XI, 236). Après la mort vient le jugement, puis une série de jugements, jusqu'au jugement dernier (VII, 237). Il y a des peines éternelles pour les pécheurs qui n'ont pas cru en

Jésus-Christ (IX, 355). Klopstock fait une exception pour les païens. Dans le neuvième chant, il nous décrit un chérubin conduisant vers la croix des âmes de païens qui ont mené une vie pure ; le chérubin leur explique la Rédemption et leur annonce qu'eux ils peuvent être sauvés sans la foi, parce que Dieu, qui sait avant notre naissance comment nous vivrons, sait qu'ils auraient accepté le salut offert par le Rédempteur, s'ils l'avaient connu (IX, 360). Ceux, au contraire, auxquels on a annoncé le salut et qui l'ont rejeté, n'ont aucune excuse. Les domaines célestes sont répartis dans le monde des étoiles. Klopstock admet des degrés dans la félicité : encore un point de commun avec Origène. Dans le seizième chant (115-120), nous voyons cette idée clairement exprimée. Kermath était bon de cœur, il fut méconnu et même haï par les hommes. Son ange lui apparaît, le conduit sur un astre, le premier degré des bienheureux, en lui annonçant qu'il montera de degré en degré, de félicité en félicité, de lumière en lumière.

« Blick auf (er wies nach dem Sterne),
« Dort wirst du auf der ersten Stufe der Seligkeit stehen,
« Aber du steigst, die Ewigkeit durch, von Stufe zu Stufe,
« Stets von Helle zu Licht, von Freude zu Wonne. »

La même idée est encore clairement énoncée par Marie (XIII, 415 et suiv.) :

« Wir wurden, leben und steigen,
« All' auf unzæhlbaren Stufen, auf einer anderen Jeder,
« Immer auf neuen Stufen der Seligkeit, von der Æone
« Zu der Æon' empor, und hœren nicht auf zu steigen. »

Il est donc évident que Klopstock admet un perfectionnement continu, pour les bienheureux au moins.

C'est à ce développement que se rattache la transformation des étoiles, dont nous voyons un exemple chant XVI, v. 100 et suiv. Cette soif d'une félicité toujours plus grande ne porte nullement atteinte au bonheur présent.

Quant aux peines de l'enfer, Klopstock est moins explicite. Il affirme catégoriquement que le lieu du châtiment n'est pas au centre de la terre; mais sur l'éternité des peines il y a des passages divers. Dans plusieurs endroits il parle d'une mort éternelle, d'une nuit qui ne cesse pas, tandis que dans d'autres il semble aussi admettre des degrés. C'est ainsi qu'au dix-neuvième chant (v. 90) il dit que lors du jugement des orgueilleux, les deux plateaux de la balance ne furent pas très-inégaux et que, par conséquent, les coupables ne furent pas précipités dans une nuit complète, mais seulement dans une espèce de crépuscule; et il ajoute: Peut-être le jour poindra-t-il plus tôt pour eux! Le *peut-être* et plusieurs autres indices montrent que sur ce point Klopstock n'était pas complétement fixé et qu'il hésitait à se prononcer pour ou contre l'éternité absolue des peines.

Il est si profondément convaincu de l'immortalité de l'âme qu'il la donne même à un petit chien, compagnon fidèle et seul ami d'un aveugle. Il le place sans doute sur un des degrés inférieurs de la félicité (XVI, 340), mais cette idée nous choque et on ne peut l'expliquer qu'en admettant que c'est une boutade du poëte, qui veut narguer les matérialistes de son époque en donnant l'immortalité comme récompense même à une bête fidèle.

Le dixième chant, qui nous dépeint le jugement der-

nier, est très-intéressant. Nous sommes loin d'en être choqué, comme M. Gervinus, qui reproche à l'auteur de froisser notre sentiment humain par la sévérité avec laquelle Dieu condamne les coupables. Nous trouvons, au contraire, que Klopstock y montre une grande noblesse d'âme et un esprit libre d'une foule d'anciens préjugés. Les âmes des enfants ne sont pas jugées du tout ; elles sont conduites sur des étoiles inférieures, où elles commencent leur éducation. Un suicidé, un sceptique de bonne foi, des païens qui ont mené une vie irréprochable sont reçus en grâce. Les jugements les plus sévères sont prononcés contre les athées, les hypocrites, les despotes et les mauvais rois. Il est bien permis de supposer qu'en faisant le tableau de ces derniers, l'auteur avait les horreurs de la Saint-Barthélemy et les persécutions de Louis XIV devant les yeux.

Nous avons déjà parlé, dans le chapitre précédent, du rôle que les anges et les démons jouent dans la *Messiade*. Relevons encore ici quelques opinions de Klopstock sur leur nature. Les anges sont des êtres créés qui occupent un rang supérieur à l'homme. Ils ont été créés avant l'homme (VIII, 200) et sont revêtus d'un corps éthéré (I, 298). Il y a différents degrés entre eux. Le plus élevé est Éloa, le premier-né (X, 760). Klopstock suit la tradition populaire en leur donnant des ailes. Leur corps leur permet de se rendre invisibles (II, 270). Ils servent de gardiens aux hommes, ils sont les serviteurs de Dieu, ils exécutent ses ordres. Même les païens ont leur ange tutélaire (VII, 390). Moïse seul, le plus grand d'entre les hommes, fait exception : lui, il n'en avait jamais, il correspondait directement avec Dieu.

La caractéristique de Satan et de ses démons est donnée dans le deuxième chant, où Satan revient de la terre dans les enfers, réunit toute l'armée infernale, raconte ce qu'il sait de Jésus et décide sa mort. De même que Milton, Klopstock représente les démons comme des anges tombés ; poussés par l'orgueil, ils se sont révoltés contre le Maître de l'univers (II, 300). Le but de Satan est d'être glorifié comme Dieu (II, 433) ; il est le roi de la terre qu'il a conquise (II, 190) ; c'est lui qui tourmente les possédés (II, 108). Il appelle les anges de vils esclaves qui ne connaissent pas les douceurs de la liberté (II, 179). Dans un discours contre Jésus, Klopstock met les arguments d'un incrédule dans la bouche de Satan ; il représente le peuple juif comme le peuple rêveur par excellence ; Jésus n'est qu'un visionnaire qui se divinise lui-même. De même qu'il y a des degrés parmi les anges, il y en a aussi parmi les démons. Adramelech est plus pervers que Satan lui-même ; sa haine contre Dieu et contre le Christ est encore plus implacable. Mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est que Klopstock est le premier qui ait osé jeter dans la foule cette idée qu'il peut y avoir un pardon même pour les démons ; nous voulons parler du célèbre portrait d'Abbadona, de cet ange qui n'est tombé que par faiblesse. Il regrette de s'être laissé séduire, il déplore sa félicité perdue, il contredit Satan et lui rappelle son impuissance contre Dieu ; le seul espoir qui lui reste, c'est de trouver le repos et l'oubli de ses remords dans l'anéantissement. Dès les premiers chants, on s'aperçut que Klopstock se plaisait à dépeindre le repentir de ce malheureux et on soupçonna qu'il avait l'intention de lui faire obtenir le pardon. Une certaine

classe de théologiens en furent fort émus, et il fut assailli par un véritable assaut de prières de ne pas déparer son poëme par une pareille hérésie ou de laisser au moins le sort d'Abbadona indécis. Klopstock hésita longtemps; mais se décider en faveur de l'indulgence. Dans l'avant-dernier chant, le Seigneur dit au pauvre repentant :

« Komm, Abbadona, zu deinem Erbarmer! » (XIX, 190.)

La morale de l'auteur de la *Messiade* porte l'empreinte d'une âme pure, dégagée de tout ascétisme outré; on sent presque à chaque page combien le poëte savait apprécier les tendres jouissances du cœur et les doux plaisirs de l'amitié. Les paroles qu'il met dans la bouche de l'un de ses personnages : « Dans la vie terrestre il y a bien aussi des heures célestes, » ne sont que l'expression de sa pensée. Mais ce que nous regrettons vivement, c'est que l'auteur n'insiste pas assez sur les mâles vertus qui sont les fruits d'une croyance profonde. Nous avouons sans détour avoir vainement cherché le vrai type d'un grand caractère. Les personnages dépeints ont tous quelque chose de trop féminin. L'héroïsme, l'abnégation, le dévouement, la véritable sainteté, toutes ces grandes qualités qui ont caractérisé les chrétiens des premiers temps et qui ont fait les martyrs, n'ont pas trouvé de place dans la *Messiade.*

Nous terminerons ces appréciations en faisant remarquer que l'idée de l'Église est une de celles que Klopstock sait le moins apprécier; cela s'explique du reste facilement par la tendance générale de l'époque. Nulle part il ne parle ni de l'Église apostolique ni de l'Église chrétienne en général; nulle part il ne cherche à nous

dépeindre le développement successif de ce royaume de Dieu, que le Fils est venu fonder, quoique le sujet l'y ait pour ainsi dire engagé, et qu'une vue à vol d'oiseau sur l'avenir de l'Église eût le mieux honoré celui qu'il s'était imposé pour mission de glorifier. Le tableau des destinées de l'Église n'est-il pas l'une des meilleures apologies? Quant à ses opinions personnelles, Klopstock était, au fond du cœur, partisan de l'union entre les deux Églises évangéliques; il s'était senti tout autant à l'aise chez les Zwingliens de Zurich que chez les Luthériens du Danemark. C'est, sans doute, pour ne choquer aucune des deux fractions qu'il a passé, dans son poëme, très-rapidement sur l'institution de la Sainte-Cène; il n'en donne pas la moindre appréciation; il ne paraphrase même pas les paroles d'institution. Une de ses constantes préoccupations était de ne froisser aucune susceptibilité dogmatique et d'omettre tout ce qui pouvait nuire à l'influence morale de sa poésie. C'est ainsi qu'il hésita longtemps à publier le passage du dix-huitième chant (v. 655 et suiv.) dirigé contre l'adoration catholique des saints.

CHAPITRE IV.

INFLUENCE DE LA MESSIADE. CONCLUSION.

Nous sommes arrivé au quatrième et dernier chapitre de notre travail. Nous essaierons d'y montrer le but apologétique de la *Messiade*, l'accueil qui lui fut fait, les causes de l'oubli dans lequel elle tomba; et enfin nous terminerons par une appréciation générale de l'œuvre.

Pour juger équitablement la *Messiade* et pour en comprendre toute la portée, il faut se transporter au temps où vécut Klopstock, et ne jamais perdre de vue le mouvement d'idées qui caractérise la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ce qui distingue cette période, c'est une réaction systématique contre l'ordre établi. L'orthodoxie raide et stérile du dix-septième siècle, déjà battue en brèche, à juste titre, par le piétisme, est attaquée de tous côtés, et il se forme contre elle une vive opposition. Cette réaction dépasse, comme cela arrive ordinairement, de beaucoup son but, et risque de renverser, non-seulement un système, mais la religion elle-même. Le mouvement prend naissance en Angleterre, où il se rattache à la philosophie empirique de Locke; puis il passe en France et s'y produit avec une violence extrême: Voltaire et les Encyclopédistes cherchent à saper les fondements du christianisme; enfin il éclate aussi, mais avec un caractère plus calme à la fois et plus scientifique, dans la savante Allemagne. La philosophie de Wolff, avec sa méthode mathématique, les récents travaux exégétiques et historiques, l'influence de la littérature anglaise et française, l'exemple de la cour de Frédéric II, tels sont les principaux facteurs qui amènent la période qui a revendiqué pour elle le titre de *Aufklærung*. Le bon sens est regardé comme le critère suprême en matière de religion; les dogmes sont classés d'après leur valeur pratique et peu à peu complétement écartés; de la religion on ne garde plus que la morale, et celle-ci même est rabaissée et jugée d'après le point de vue utilitaire. Au milieu de cette crise apparut la *Messiade*. C'est un fait glorieux et caractéristique que la première

grande œuvre de la nouvelle littérature allemande ait été une œuvre religieuse et qu'elle ait choisi le sujet le plus élevé, la Rédemption de l'humanité par le Fils. M. Gelzer s'écrie avec une noble fierté : « N'oublions pas, « car c'est là un témoignage bien précieux, n'oublions « pas que la première production de la moderne poésie « allemande est une œuvre toute religieuse. Il y a là « une consécration pour notre littérature; la *Messiade* « nous apparaît comme le baptême de notre poésie, « et les plus dignes enfants de la patrie étaient debout « à l'autel en qualité de témoins. » Plusieurs assertions de Klopstock lui-même prouvent clairement que sa *Messiade* est essentiellement une œuvre religieuse. Il repousse tous les éloges que lui décernent des hommes sans foi et qui ne voient que les beautés littéraires (XI, 5-7). « Si mon poëme est immortel, dit-il, il le « doit à son contenu. » « Donnez-moi avant tout, écrit-il « dans sa vieillesse à un de ses amis, des nouvelles sur « l'influence morale qu'exercent mes écrits et surtout « la *Messiade.* » De tout cela il résulte que nous sommes autorisés à dire que la *Messiade* est une espèce d'apologie, qu'elle doit être placée sur la même ligne que les écrits des Hamann, des Lavater, des Claudius et de tous ces hommes de foi qui ont essayé de défendre la vérité chrétienne, et qu'à ce titre le poëme rentre dans l'histoire des dogmes.

L'auteur avait donc un but apologétique. Il était profondément attristé des tendances subversives et matérialistes de son époque; l'incrédulité et le mépris de toute croyance religieuse qui régnaient à la cour de Frédéric II lui étaient odieux ; son cœur était navré par les attaques injustes qu'on dirigeait contre le christia-

nisme, et par les efforts qu'on faisait pour arracher au peuple allemand ce qui avait fait jusque-là sa gloire et sa force, c'est-à-dire sa piété et ses convictions religieuses. Souvent il s'exprime dans des termes indignés, violents même, contre les athées et tous ceux qui veulent mettre leur raison à la place de la révélation, et il cherche pour sa part à opposer une barrière à ce torrent d'incrédulité. Et il a été heureux dans le choix des moyens; il a été l'un des premiers qui aient employé la bonne et saine apologie; nous voulons dire que, sans rejeter le côté surnaturel du christianisme, il insiste cependant avant tout sur sa beauté spirituelle, sur sa force morale, en un mot, sur les preuves internes de sa vérité et de son origine divine. On peut, à ce titre, le placer à côté de son contemporain Hamann, et affirmer que c'est à ces hommes que revient l'honneur d'avoir ouvert de nouveaux horizons à l'apologétique chrétienne.

Voyons maintenant comment les contemporains accueillirent la *Messiade*, et quelle action elle a exercée sur eux.

Les trois premiers chants furent, nous l'avons déjà vu, imprimés pour la première fois dans les *Bremer Beitræge*. Les esprits cultivés de l'époque en furent immédiatement très-frappés et se déclarèrent pour ou contre elle avec une grande ardeur. Les théologiens même ne restèrent pas étrangers à la lutte et il se forma deux camps nettement dessinés.

Gottsched et ses partisans rejetèrent et décrièrent naturellement une œuvre qui était totalement contraire à leurs principes et qui allait donner le coup de grâce à leur système pédantesque. Cependant, dans le com-

mencement, ils gardèrent le silence, peut-être parce qu'ils ne comprenaient pas encore toute l'importance que cette apparition allait avoir.

Bodmer, au contraire, et tous ceux qui partageaient ses idées, accueillirent la nouvelle œuvre avec un enthousiasme qui touchait à l'adoration. Dès le mois de juin 1748, Kleist écrivit à Gleim : « Vous avez certainement déjà lu la *Messiade* dans les *Neue Beitræge*. « J'en suis tout enthousiasmé. L'esprit de Milton s'est « déversé sur l'auteur. Maintenant je crois que les Allemands auront encore avec le temps quelque succès dans les belles-lettres ; une telle poésie, une telle élévation d'esprit, je ne les aurais pas supposées chez un « Allemand. Savez-vous comment l'auteur se nomme? » — Wieland, alors âgé de quinze ans, pleurait d'attendrissement et d'enthousiasme ; il mettait Klopstock bien au-dessus de Milton. Tel était aussi l'avis de Bodmer, qui déclara, dans une ode, que l'œuvre de Milton pourrait bien un jour tomber dans l'oubli, mais que jamais la *Messiade* ne partagerait ce sort. Un jeune patricien de Berne traduisit les trois premiers chants en français, et Bodmer les envoya à la cour de Frédéric-le-Grand et à Voltaire. Celui-ci les reçut avec son ironie habituelle : « Quant au sujet de la poésie de « Klopstock, dit-il, je connais parfaitement le Messie : « il est le Fils du Père éternel et le frère du Saint-Esprit, et moi je suis son humble serviteur, mais, en « profane que je suis, je n'ose pas mettre la main à « l'encensoir. Du reste, un nouveau Messie est complétement superflu, puisque déjà l'ancien (Milton) n'est « pas lu. » Au commencement de l'année 1749, Meier, professeur à Halle, publia une critique de la *Messiade*,

qui devint une véritable apologie. Il dit que c'est une honte pour l'Allemagne que cette œuvre ne soit pas déjà mieux connue; que, quant au choix du sujet et du héros, Klopstock dépasse Homère et Virgile; que la *Messiade* est très-propre à montrer aux incrédules et aux railleurs ce qu'il y a de profond et d'héroïque dans notre religion chrétienne, et qu'une pareille œuvre contribuera plus à fortifier la foi que les discours des théologiens les plus orthodoxes. Ce critique admire principalement les passages où les larmes coulent et où le poëte s'abandonne à sa surabondance habituelle de sentiment. Le pasteur Hess, d'Altstetten, dépassa encore Meier en éloges dans ses *Réflexions sur l'épopée: le Messie;* il y appelle Klopstock un séraphin incarné.

Cependant, à côté de ces éloges pompeux, qui bien souvent s'adressaient plutôt aux défauts qu'aux véritables beautés du poëme, les reproches et les attaques ne manquèrent pas. Il y eut des personnes qui trouvèrent qu'il était irreligieux de composer des discours et des faits divins en imitation des récits bibliques.

Gottsched ne tarda pas à soutenir de pareilles opinions. Il s'appuie sur l'autorité de Boileau pour rejeter un pareil genre de poésie, disant qu'il ne peut conduire qu'à dénaturer le christianisme. Il s'étonne que les théologiens gardent le silence et ne s'aperçoivent pas combien une pareille œuvre peut faire de mal au christianisme. On est, sans doute, fondé à croire que Gottsched n'aurait pas eu ces scrupules religieux, s'il n'avait pas été l'adversaire littéraire le plus acharné de la *Messiade*. Mais chez d'autres, ces scrupules pouvaient être sérieux. Déjà Hagedorn, en lisant les trois

premiers chants, avait déclaré qu'il craignait que l'auteur ne fût accusé d'hérésie. En effet, l'orthodoxie de cette époque ne tarda pas à s'effrayer, et elle attaqua vivement l'auteur. Un journal du Schleswig-Holstein commença la lutte, et bientôt après, en 1754, un certain Hudemann publia une brochure contre un poëme qui, dit-il, traite les mystères chrétiens contrairement aux principes de la parole divine. Les défenseurs de Klopstock eurent beau jeu contre de pareilles attaques, surtout puisque le poëte avait soigneusement évité toute tendance arienne ou socinienne. On aurait pu lui reprocher de manquer de profondeur et de précision dogmatique, mais l'orthodoxie de ces temps était elle-même trop superficielle et trop peu éclairée pour s'en apercevoir. Klopstock cependant fut péniblement impressionné par cette polémique ; son principal but étant de produire un effet religieux, il craignit de scandaliser des hommes vraiment pieux, et crut devoir faire des concessions à ces représentants de la foi de l'Église. C'est pour cela que dans son édition de 1755, faite à Copenhague, il changea plusieurs passages dans le sens orthodoxe et laissa de côté tous ceux qui pouvaient choquer des consciences faibles. Lessing lui en a fait un crime ; il écrit dans une de ses lettres sur la littérature : « Je regrette d'être obligé de vous dire « que Klopstock se laisse guider, non pas par une « saine critique, mais par je ne sais quel esprit d'or- « thodoxie. A cause de pieuses susceptibilités, il a « gâté plusieurs passages que chaque lecteur poéti- « que regrettera. » Ces concessions d'une part, et, de l'autre, les attaques violentes des libres penseurs contre le système ecclésiastique réconcilièrent les ortho-

doxes avec Klopstock, et bientôt ils le considérèrent comme leur principal allié et défenseur. Les partisans de *l'Aufklærung*, au contraire, s'en séparèrent complétement et trouvèrent que l'attachement du poëte pour le christianisme traditionnel est incompatible avec leurs principes et qu'il n'est désormais plus digne de leur attention.

A cette époque néanmoins, l'enthousiasme pour la *Messiade* allait encore toujours en croissant. La colère et les invectives parfois grossières et triviales de Gottsched lui firent plus de bien que de mal. Tout le monde comprenait qu'il ne pouvait pas être impartial, et qu'il attaquait Klopstock avec l'acharnement et le désespoir de l'ennemi qui se sent faiblir et qui est près de succomber. En effet, si la poésie nouvelle prenait racine dans le peuple allemand, c'en était fait de l'œuvre de sa vie et il tombait lourdement de la position élevée qu'il s'était arrogée dans le Parnasse. En vain remplit-il son *Neuestes aus der anmuthigen Gelehrsamkeit* d'attaques contre le poëte et sa religion; en vain son ami Triller composa-t-il une satire aussi faible que mesquine *der Wurmsamen*, en vain Schœnaich essaya-t-il de mettre à la place de la *Messiade* une épopée assez pauvre, intitulée *Hermann :* leur colère ne servit qu'à les rendre ridicules eux-mêmes et à hâter leur chute.

L'admiration pour la *Messiade* atteignit son point culminant dans les premières années de la guerre de Sept-Ans. L'engouement d'un grand nombre alla jusqu'à l'adoration : ils saluaient dans le chantre du Messie un saint, un poëte envoyé du ciel, un instrument divin venu pour leur révéler la vraie adoration de Dieu. Rap-

pelons-nous l'aridité de l'orthodoxie des temps précédents, et la sécheresse de *l'Aufklœrung* qui réduisait la religion à une simple connaissance de l'esprit, le plus souvent toute superficielle. Alors nous comprendrons qu'une poésie qui s'appliquait à montrer ce que le christianisme voulait être pour le cœur, devait provoquer une pareille explosion d'enthousiasme. La *Messiade* était devenue, selon le désir de l'auteur, un livre d'édification pour une foule d'âmes pieuses et tendres. Un ami de Klopstock lui écrivit qu'il connaissait une vieille femme du peuple qui savait le poëme à moitié par cœur, et qui n'avait plus d'autre désir que de ne pas mourir avant que les deux derniers chants eussent paru. L'influence que la *Messiade* exerça sur la littérature ne fut pas moindre que l'enthousiasme qu'elle inspira au peuple. Des hommes tels que Gessner, André Cramer, Ad. Schlegel et surtout Gellert et Lavater se groupèrent autour de l'auteur. L'ardeur avec laquelle, un peu plus tard, le *Hainbund*, le groupe fameux des poëtes de Gœttingen, défendit la tradition de Klopstock contre l'inspiration mondaine et moqueuse de Wieland est suffisamment connue. D'ailleurs le cadre de notre travail ne nous permet pas de relever ce côté purement littéraire de la *Messiade* et nous allons passer à la dernière question qui nous reste à examiner, les motifs de l'oubli dans lequel la *Messiade* est tombée.

Toutes les écoles et tous les partis de l'Allemagne s'unissent encore aujourd'hui dans un sentiment de reconnaissance et de vénération pour Klopstock ; Herder, Gœthe, Schiller, tous les grands maîtres de l'âge classique de la littérature allemande reconnaissent qu'ils relèvent de lui jusqu'à un certain point. Le nom

de l'auteur est encore toujours entouré d'une brillante auréole de gloire ; mais l'œuvre est très-peu lue et son influence sur la foule est devenue à peu près nulle. D'où vient un si complet et si rapide revirement ? La forme lourde et peu populaire de l'hexamètre, tous les défauts que nous avons relevés plus haut, un langage quelque peu vieilli, parfois rude et obscur, tout cela certainement effraie aujourd'hui un lecteur accoutumé à un style plus facile et plus harmonieux. Néanmoins nous sommes persuadé que ce n'est pas là le principal motif de l'indifférence générale. Nous ne lisons plus la *Messiade*, parce que nous ne sommes plus d'accord avec son contenu, parce que le point de vue religieux de l'auteur n'est plus le nôtre. La *Messiade* a pu remuer et exalter les âmes dans un siècle où la vie religieuse était très-peu vivace, où il y avait d'un côté la froide religion du plus vulgaire bon sens, et de l'autre une orthodoxie pédante, engourdie dans les formules et sans influence sur la vie. Quand on se reporte à cette triste époque, on peut s'expliquer que les contemporains aient vu en Klopstock un envoyé du ciel, un émule des prophètes, et qu'ils aient fait de son poëme un livre d'édification. Mais à mesure qu'une foi plus vraie et plus profonde s'est réveillée, à mesure que la vie religieuse a suivi les progrès de la foi, l'influence religieuse de Klopstock est tombée. Nous vénérons Klopstock et nous lui payons notre dette de reconnaissance ; mais son christianisme, tel qu'il nous apparaît dans la *Messiade*, ne peut plus nous suffire.

Si nous voulons, à la fin de notre étude, jeter un coup d'œil rétrospectif sur la vie, les œuvres, les opinions religieuses et l'influence de notre auteur, voici

en quelques mots l'impression que nous en avons reçue et l'appréciation que nous nous permettrons d'en faire. Klopstock est, sans contredit, un homme de génie qui a glorieusement inauguré une nouvelle ère de la littérature allemande; c'est un esprit sérieux et pénétré des sentiments les plus généreux; pendant toute sa vie il a poursuivi un noble but, celui de réveiller la conscience chrétienne et de faire partager aux autres l'enthousiasme religieux dont lui-même était animé; il a voué ses talents à la défense du christianisme, et, malgré tous ses défauts, il restera toujours le plus grand des poëtes religieux de l'Allemagne et celui qui a exercé la plus grande et la plus salutaire influence sur son époque. Le principal reproche qu'on peut faire à sa *Messiade*, considérée comme poëme religieux, c'est de manquer de profondeur et de précision dogmatiques. Sous ce rapport, il est inférieur à ses deux devanciers : le Dante et Milton ont placé à la base de leur poésie un système de foi chrétienne plus décidé et mieux caractérisé. En adressant ce blâme à Klopstock, il faut cependant se garder d'être injuste envers lui et se rappeler dans quels temps il a vécu. Considéré comme homme de son siècle, il a incontestablement de grands mérites et il a donné une excellente impulsion. Au milieu d'une période de décadence morale, Klopstock a donné l'exemple d'une existence pure et sans tache. Il a cherché, sous la forme attrayante de la poésie, à rapprocher de nouveau la religion de la vie, à communiquer aux âmes ce souffle religieux qui l'animait lui-même. Il a eu le courage de se poser en défenseur convaincu du christianisme et d'encourager ainsi les autres à rendre témoignage. Il a ressuscité la poésie religieuse. Il a continué

l'œuvre commencée par Mélanchthon, mais abandonnée depuis, celle d'opérer une fusion entre la culture antique et la culture chrétienne. Il est à la tête de tout un groupe d'hommes, distingués comme poëtes et penseurs religieux, qui s'inspirent de lui comme d'un maître. C'est cette influence générale, cette excitation féconde donnée à l'esprit germanique, ce branle imprimé à toute une nation et à tout un siècle, qui sont les principaux titres de gloire et d'immortalité de l'illustre chantre de la *Messiade*.

THÈSES.

I.

La foi comprend l'homme tout entier : elle est en même temps un sentiment, une connaissance et un acte de la volonté. Tout système qui ne se base que sur l'un de ces éléments, à l'exclusion des autres, produira une forme de religion exclusive et anormale.

II.

Ce n'est pas la foi abstraite et extérieure aux *articuli fidei fundamentales* qui sauve, mais la foi vivante et acquise par une expérience intérieure.

III.

Les paroles de saint Paul, 1 Cor. XIII, 12, expliquent pourquoi l'accord, au fond réel et parfait, entre la foi et la science nous échappe si souvent.

IV.

La dogmatique, en tant que science, est susceptible de développement, mais ce développement devra toujours avoir sa racine et sa norme dans la révélation.

V.

Le dogme de l'inspiration littérale des Saintes-Écritures est insoutenable. Leur autorité n'est pas amoindrie, si nous admettons qu'elles ont été composées par des individualités différentes, dont l'enseignement se complète au fond et forme un tout homogène.

VI.

La Bible n'est pas un livre d'histoire, ni de sciences naturelles, et ne réclame l'infaillibilité que pour les choses nécessaires au salut.

VII.

Les livres symboliques de notre Église n'ont d'autorité qu'autant qu'ils sont d'accord avec les Saintes-Écritures.

VIII.

La distinction que Jésus fait, sans exception, dans les Synoptiques, entre *mon* Père et *votre* Père, prouve qu'il se sentait dans une communion toute particulière avec Dieu.

IX.

L'image de Dieu dans l'homme a été profondément altérée et obscurcie par la chute, mais jamais complétement perdue.

X.

Tout système qui affaiblit le sentiment du péché est antichrétien.

XI.

Le surnaturel se trouve à la base même du christianisme.

XII.

Les apôtres n'ont jamais séparé la morale du dogme.

XIII.

Quiconque rejette les deux principes fondamentaux de l'église protestante : autorité des Saintes-Écritures et justification par la foi, cesse d'en faire partie. Elle n'est pas une association où chacun peut croire ce qu'il veut.

XIV.

Il serait à désirer que les différentes Églises chrétiennes eussent davantage le sentiment de leur unité, pour résister à un ennemi commun, le panthéisme matérialiste de notre époque, qui attaque le christianisme dans son essence.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 3 février 1869.
C. SCHMIDT.

Permis d'imprimer.
Le Recteur, A. CHÉRUEL.